

Stéphanie Bodet

HABITER LE MONDE

Roman



L'ARPENTEUR

DU MÊME AUTEUR

SALTO ANGEL, Guérin, « La petite collection », 2008.

PAROIS DE LÉGENDE, avec Arnaud Petit, Glénat, « Montagne-Évasion », 2011.

À LA VERTICALE DE SOI, Éditions Paulsen, « Collection Guérin », 2016.

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée par
Ludovic Escande

Stéphanie Bodet

HABITER
LE MONDE

roman

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

Maquette de couverture : Michel Duchêne

© Éditions Gallimard, 2019.

Nous sommes tous des visiteurs de ce temps, de ce lieu. Nous ne faisons que les traverser. Notre but, ici, est d'observer, d'apprendre, de grandir, d'aimer...

Proverbe aborigène

PREMIÈRE PARTIE

Elle attendait cet appel depuis si longtemps...

Comme si son esprit avait anticipé chacune des paroles du gendarme du PGHM, lui délivrant un message qu'elle connaissait depuis toujours. Elle s'apprêtait à donner la réplique d'une tragédie qu'elle avait répétée durant des nuits. Impression d'entrer en scène, lorsqu'elle avait répondu au pauvre homme chargé de lui apprendre la *terrible nouvelle* :

— J'attendais ce coup de téléphone depuis des années.

Avant de raccrocher. Effondrée.

Et lucide.

Car elle savait. Elle avait toujours su. Et pourtant... Souffle coupé, cœur emmuré, elle s'était assise par terre, hébétée. Les mains vides, ouvertes sur ses genoux. Rien ne lui restait plus.

Rien, songea-t-elle.

Son mental anesthésié repassait le message en boucle. Tom avait disparu. Tom était tombé. Son funambule qui se riait du vertige, et courait sur les arêtes comme un chamois, avait fait un faux pas...

Une cordée l'avait vu dévaler la face de 800 mètres

avant de disparaître au fond de la rimaye. Les secouristes l'avaient localisé mais ils n'avaient pas eu de « chance », comme l'avait expliqué le capitaine. À l'instant où l'un d'eux avait aperçu son corps au fond de la crevasse, en équilibre sur la petite vire qui avait arrêté sa chute, le pont de neige s'était brusquement effondré, et Tom avait plongé dans les entrailles du glacier, profondeurs insondables.

Son corps allait dériver dans la glace vive, porté par d'obscurs courants, pendant des décennies, et peut-être refaire un jour surface, des kilomètres plus bas...

La montagne le lui avait pris. C'était écrit. Elle lui avait tout enlevé, même sa mort. C'est à elle seule qu'il appartenait, qu'il avait toujours appartenu.

*

Ce matin-là, lorsque la sonnerie du téléphone retentit une nouvelle fois dans le mazot, elle sentit qu'elle devait fuir. Échapper aux interviews des journalistes friands de couvrir la disparition du « héros », « l'extraterrestre des Alpes », « l'alpiniste invincible ».

L'idée de jouer les veuves glorieuses lui fichait la nausée. C'était une question de survie. Hormis le vieux Jean, elle n'avait personne ici pour la protéger. Elle réalisa soudain à quel point elle avait été seule. À quel point elle *était* seule.

Sa vie avec Thomas l'avait éloignée du monde, de sa famille et de ses amis d'autrefois. Ils avaient dérivé l'un et l'autre sur des îlots séparés par un océan de malentendus, croyant vivre pourtant sur une même terre.

Ce matin, son minuscule îlot de paix et de sécurité

achevait de sombrer. Il fallait partir, prendre la route. Et vite!

Avec des gestes d'automate, elle jeta pêle-mêle quelques vêtements et son matériel de montagne dans son sac à dos. Prit son réchaud, son duvet et le matelas gonflable qu'elle utilisait pour camper.

Elle se demandait, sans bien comprendre, d'où lui venait cette force, cet élan en dépit de la douleur.

Après la cérémonie, elle était restée prostrée trois jours durant sur le tapis, sans bouger, sans presque manger. Lorsque l'épuisement la saisissait, elle s'endormait, priant pour que le sommeil l'ensevelisse, lui épargne l'horreur du réveil. Ouvrir les yeux, c'était faire face à l'absence.

Un ami, amputé des orteils à cause de gelures, avait tenté, un jour, de lui expliquer l'élancement lancinant du membre fantôme. Cette partie du corps qui a cessé d'exister sur le plan physique et qui continue pourtant à vivre d'une vie invisible, à faire souffrir malgré l'absence. C'était ce qu'elle ressentait à chaque heure du jour, une douleur d'âme fantôme.

Réfugiée la nuit dans le vieux pull de Tom, elle revoyait son regard étrange, couleur de glace, traversé de rares éclats de tendresse, qui n'en avaient été que plus précieux à ses yeux. Elle pleurait son amour de jeunesse, regrettant ce qu'il était devenu. Mais pouvait-il en être autrement?

Elle revit leurs escapades en fourgon, leurs nuits de bivouac sous les étoiles en chaussettes trouées, cette époque bénie où leur jeunesse insouciante savait vivre de peu. Riches de tout ce qu'ils ne possédaient pas : les agendas, les sponsors et les réseaux sociaux... Cette époque où la seule joie d'être les guidait.

Pourtant, ce matin-là, en se rappelant l'homme ardent et passionné, elle sécha soudain ses larmes.

Il l'avait aimée mais la montagne l'avait bientôt remplacée. C'était son véritable amour. Elle ne pouvait pas lutter. Elle avait toujours su qu'il en serait ainsi.

Sa vallée était devenue un cimetière. Le massif fanait à vue d'œil comme une grande orchidée morbide. D'immenses pans de granit s'effondraient chaque jour dans un fracas d'apocalypse. Les glaciers flétris reculaient depuis des décennies. Il n'en restait qu'un filet de séracs grisâtres vomissant des moraines couleur de plomb. Les fameux pèlerins des Bossons, qui avaient envoûté des générations d'artistes, avaient fondu les uns après les autres. Le pays du peintre Gabriel Loppé n'était plus.

La rumeur des longues files nauséabondes de camions remontant vers l'Italie achevait de l'étouffer. Régnait sur ce paysage une atmosphère de lente agonie qui lui était devenue intolérable.

Septembre s'achevait. Impitoyable.

À chaque pas, elle butait sur l'absence. Le soleil la révoltait. Il n'avait pas cessé de briller depuis sa mort.

Il fallait fuir.

Au moment de fermer la porte du mazot, elle se ravisa et laissa la clef sur la table, avec un mot pour leur vieil ami Jean.

Un amour

Elle chante le vent qui passe, la
rose qui brûle, l'amour qui meurt.

CHRISTIAN BOBIN

L'autoroute défilait sous ses lunettes embuées. Elle avait mis cap au sud, roulant durant des heures dans un état second, aveuglée par la lumière. Des incendies terribles avaient ravagé le sud de la France, et sans réfléchir davantage, elle roulait vers la sécheresse et la stérilité. Cette fin du monde qu'est le rivage.

Sa douleur s'attisait au feu du ciel. À la tristesse succédait la colère, le sentiment d'un effroyable gâchis.

Elle revoyait Tom, avec ses rêves de sommets et son éternel pull irlandais aux coudes élimés.

Lorsqu'elle l'avait vu débarquer à Nemours, dans sa classe de terminale, elle s'était sentie attirée par ce garçon taiseux et discret au regard inflexible. Le seul qui ne s'intéressât pas aux filles. Et toute l'année, en dépit de sa timidité, elle avait essayé de l'aborder. Sans succès.

À la sortie des cours, elle guettait un regard, mais à

peine avait-elle le temps de rassembler ses affaires qu'il s'évaporait déjà. Ce garçon était un courant d'air. Le dernier arrivé sur sa chaise et le premier levé lorsque la cloche retentissait.

Elle se souviendrait toute sa vie de ce jour de juillet. C'était les résultats du bac, il faisait une chaleur étouffante. Elle déchiffrait fébrilement la liste et avait poussé un soupir de soulagement en lisant son nom, *Emily Chandeleur, mention bien*. Voilà qui était fait. Et tout de suite, elle avait cherché le sien. Il était inscrit au rattrapage.

Prise d'une folle envie de lui parler, elle avait parcouru du regard la foule des élèves agglutinés. Il s'éloignait déjà. Comme toujours. Inquiète de le perdre, elle avait couru pour le rattraper dans la rue. S'était haussée pour toucher son épaule. Et bafouiller, hors d'haleine, un « ça va ? » maladroit, suivi d'un « où vas-tu ? ».

Surpris, il s'était arrêté et avait plongé ses yeux pâles dans les siens, avant de reprendre sa route. Et elle avait tenté d'accorder sa foulée à ses longues enjambées, peinant à le suivre.

Il n'avait pas répondu à sa question mais, après quelques secondes qui lui avaient semblé une éternité, il avait ralenti et rompu le silence.

— Bravo pour ton bac.

— Merci !

Elle avait senti monter à ses joues une rougeur soudaine. Ainsi, il avait regardé ses résultats...

— Moi, je n'irai pas, avait-il dit d'un air dégage, un léger sourire aux lèvres. J'ai mieux à faire.

— Et où vas-tu ?

Elle avait timidement réitéré sa question.

Éludant, il avait répondu :

— Tu veux m'accompagner ?

— Oh oui !

C'était sorti comme un cri. Rouge de confusion, elle l'avait suivi sans parler, aimantée par la force qu'il dégageait. Sa fermeté l'étonnait, elle qui tâtonnait d'un désir à l'autre et, comme tous les adolescents, ne savait pas vraiment quoi faire de sa vie.

Lui, impassible, semblait déjà connaître son destin.

Ils avaient marché plus d'une heure pour sortir de la ville et rejoindre un coin de la forêt de Fontainebleau qu'elle ne connaissait pas. Le sable était doux sous leurs pieds. Ils avaient atteint un gros rocher solitaire, posé là, sur une aire un peu dégagée.

Elle ne le quittait pas des yeux, suivait chacun de ses gestes.

Il s'était assis, adossé à la pierre, avait quitté son t-shirt, ses sandales, et sorti de son sac à dos une petite pochette retenue par une sangle. Malgré la chaleur, Emily avait légèrement frissonné à la vue du torse nu et bronzé aux muscles effilés.

Il avait plongé ses mains dans le sac à magnésie et soufflé sur ses doigts, pour enlever l'excédent de poudre blanche. Il avait ensuite frotté le dessous de ses orteils avant de s'élancer sur le rocher.

Dès qu'il avait quitté le sol, Emily avait été subjuguée. Elle avait déjà vu des grimpeurs s'exercer sur les blocs de la Dame Jouanne, près de Larchant où elle vivait, mais l'escalade lui était apparue comme une pratique laborieuse. On sentait que les grimpeurs luttaient contre la gravité. Lui, semblait jouer avec elle. Il dégageait une

impression de puissance et de légèreté. Dansant sur le rocher, il enchaînait les mouvements les plus improbables avec une grâce féline, comme si ses doigts faisaient naître des prises à l'instant où ils touchaient la pierre.

Au sommet du bloc, il s'était assis, un sourire illuminant son visage, comme libéré d'un poids. Puis il avait désescaladé une petite dalle au-dessus d'un surplomb. S'était accroupi sur l'aplat de roche incliné et avait bondi pour se retrouver au sol à ses côtés.

Une vraie panthère, avait-elle pensé, émerveillée, en contemplant le corps hâlé du jeune homme.

— Tu veux essayer ?

— Pourquoi pas ?

Ils avaient contourné le gros rocher à la recherche d'un passage plus facile. Tom lui avait montré du doigt les prises qui allaient lui permettre de grimper. Hormis la large coupelle ronde taillée par l'érosion à mi-parcours, elle ne voyait pas la moitié de ce qu'il lui indiquait.

Elle avait enlevé ses sandales et posé à son tour un pied indécis sur le grès. Il l'avait aidée à décoller du sol. La chaleur de ses mains sur sa taille lui avait donné la chair de poule. Elle s'en voulait du trouble qu'il faisait naître, elle se sentait stupide, maladroite face au sérieux jeune homme, focalisé sur les techniques d'escalade qu'il s'évertuait à lui transmettre. Mais petit à petit, elle avait pris de la hauteur. Il ne la tenait plus. Concentrée sur les prises au bout de ses doigts, et sur ses appuis de pieds, elle s'était élevée, goûtant cette sensation d'équilibre nouvelle pour elle. Il l'encourageait et, portée tant par ses mots que par sa propre volonté, elle avait atteint le

sommet, toute à la surprise et à la joie de ce qu'elle venait de réaliser.

Il l'avait guidée pour la descente et l'avait chaleureusement félicitée lorsqu'elle avait rejoint le sol.

— Bravo! Tu es drôlement douée.

Elle avait senti ses joues de rousse s'empourprer et son sourire lui manger le visage. Le cœur inondé de fierté, elle avait murmuré :

— Je comprends que tu aimes ça...

Ils avaient passé tous les matins du dernier été de leur jeunesse à grimper, se retrouvant à l'aube au pied de la basilique Saint-Mathurin.

Il arrivait sur sa vieille bicyclette, elle montait sur la selle, entourant de ses mains la taille musclée de Tom. Durant ces instants de proximité, elle était attentive aux moindres vibrations de son corps. Elle rêvait de poser ses mains plus haut sur sa poitrine dont elle percevait la vigueur et le souffle puissant.

Ils abandonnaient le vélo dans un fourré et marchaient aux aguets dans la forêt qui s'éveillait doucement, dans le bruissement des feuilles et le pépiement des oiseaux.

Ils allaient de rocher en rocher, à la recherche de nouveaux passages à gravir.

Un jour d'août, il avait sorti de son sac un paquet enveloppé de papier journal, et le lui avait tendu.

— Tiens, c'est pour toi.

Elle avait rougi, et en déchirant le papier retenu par de la ficelle de cuisine, n'avait pu retenir un cri.

— Oh! Tu n'aurais pas dû, il fallait garder cet argent pour toi...

Elle retournait les chaussons d'escalade dans ses mains, d'un air gourmand. Des chaussons d'un beau cuir turquoise et garnis d'une semelle noire adhérente. Avec leurs lacets de couleurs, ils étaient magnifiques!

Emily était émue mais terriblement gênée, car pour les lui offrir Tom avait ramassé des fruits en pleine chaleur, après leurs séances d'escalade.

— Oh je les adore déjà... mais toi, tu n'en as pas?

— T'inquiète, je n'en ai pas besoin. Je suis tellement habitué à grimper pieds nus que j'aurais l'impression de perdre mes repères. Mais pour toi, ce sera plus confortable et tu pourras progresser.

— Merci, lui dit-elle en approchant ses lèvres de sa joue.

Au même instant, il avait tourné la tête, effleurant le coin de sa bouche. Elle avait senti une grande chaleur l'envahir et s'était abandonnée à la douce pression des lèvres qui cherchaient à s'unir aux siennes.

S'embrasser et se raconter leur suffisaient. L'amour naissant liait et déliait leurs langues.

Pour la première fois de son existence, Tom se dévoilait. Il lui faisait des confidences. Lui racontait des détails de son enfance dont il n'avait jamais parlé à personne.

Orphelin, il avait été recueilli à l'âge de dix ans par un couple de catholiques fervents. Ils avaient pris sous leur toit dix enfants, et pour le solitaire qu'était Tom, la vie en famille nombreuse s'était avérée difficile.

Il supportait mal cet esprit communautaire prôné par ses bienfaiteurs. Il avait le sentiment qu'à travers leurs actes de charité, Marthe et Jean-Hervé cherchaient à expier une faute. Le péché originel peut-être! Comme

si avoir reçu le don de la vie exigeait en retour un don absolu de soi.

Tom ne l'entendait pas de cette oreille. Il avait suffisamment souffert. Trimballé pendant des années de foyer en foyer, il estimait qu'il avait droit à sa part de bonheur et de liberté. Après tout, il n'avait pas demandé à être abandonné à la naissance.

Il éprouvait pourtant de l'affection pour sa mère adoptive mais ne supportait pas de la voir trimer, le front barré par l'anxiété. Il participait à sa mesure aux tâches quotidiennes mais réalisait qu'il ne pourrait jamais la soulager.

Marthe était constamment épuisée. Les yeux cernés, croulant sous des dossiers d'aide familiale, elle avait élevé le sacrifice de soi en vertu ultime. Les tracas d'argent, la tenue de la maison et ces douze assiettes à préparer trois fois par jour étaient sa pénitence. Elle s'imposait des jeûnes et des prières matinales qui la fragilisaient.

Tom rêvait de la voir s'asseoir dans un fauteuil pour se plonger dans l'un des livres qu'elle souffrait de n'avoir jamais le temps d'ouvrir. Mais elle vaquait sans relâche d'une tâche à l'autre, s'évertuant à s'oublier dans le travail.

Un jour, il était tombé sur d'anciennes photos dans le buffet de la cuisine. Marthe l'avait surpris. Une pile de linge sur les bras, coincée sous le menton, elle avait jeté un œil aux images. C'était elle, petite fille. Un bref sourire avait illuminé son visage. « J'étais innocente alors... », avait-elle murmuré. Tom n'avait pas cillé tandis qu'elle emportait le souvenir de son sourire perdu vers la buanderie.

Il ne pouvait rien pour Marthe. Très tôt, il avait

compris qu'elle ne s'autoriserait jamais de moments de légèreté et d'insouciance.

D'ailleurs, ils ne se comprenaient pas, et Marthe se plaignait sans cesse de cet enfant solitaire qu'elle craignait de voir grandir en individualiste forcené. « L'égoïsme, voilà le triste héritage de ce pauvre enfant », avait-elle soufflé un soir à son mari, occupé à laper pensivement sa soupe après le bénédicité.

Mais Tom l'avait entendue, et un jour de querelle, il leur déclara que jamais il ne ferait carrière dans le social.

« Je n'en ai rien à faire ! Je vivrai selon mes propres lois ! » avait-il ajouté.

Ses parents adoptifs, qui avaient rêvé de le voir devenir éducateur pour « aider des jeunes comme lui à s'en sortir », ne se remirent pas de cet affront, qu'ils vécurent comme une trahison.

En claquant la porte de la maison, Tom se fit la promesse de découvrir à son tour cette innocence qu'il avait lue sur le visage de Marthe fillette, et d'en prendre soin, lui qui n'avait jamais eu le privilège de se comporter en enfant. Le bonheur de connaître cette douce quiétude, cette évidence simple d'être au monde et de le mériter.

Il désertait autant que possible la maison pour coucher dehors, à la belle étoile, contre une souche d'arbre.

Il séchait souvent les cours et passait des heures dans sa forêt à grimper sur de hauts blocs moussus, en imitant les gestes des grimpeurs qu'il observait de loin. Sans jamais avoir osé les aborder, il vénérât certains d'entre eux, capables de gravir des passages lisses et des surplombs aux prises fuyantes.

Un jour, alors qu'il se rétablissait au sommet d'un

bloc particulièrement haut, gravi par un cheminement exposé à une chute qui aurait pu être très dangereuse, il avait entendu, dans son dos, un sifflement d'admiration. Il s'était retourné et avait reconnu l'homme. Un vieux grimpeur qu'il admirait et dont il mimait en douce les attitudes et la manière de se placer sur le rocher. Le temps n'avait émoussé ni sa force, ni sa souplesse. À présent, voilà qu'il le regardait, un franc sourire relevant de longues moustaches recourbées. Tom l'avait rejoint au sol et le vieux lui avait serré la main avec chaleur.

Ils avaient sympathisé et se retrouvaient plusieurs fois par semaine au Cuvier. L'ancien s'appelait François. Il lui donna les chaussons de son fils. « L'escalade ne l'a jamais intéressé... », lui avoua-t-il, un soupçon de regret dans la voix.

Et ils avaient passé plus d'une année à grimper ensemble dans la forêt.

Un dimanche matin, François était arrivé avec une corde, un album photo et un livre sous le bras, *Les cent plus belles courses du massif du Mont-Blanc* de Gaston Rébuffat. Il avait montré au jeune homme les ascensions de sa jeunesse. Tom contemplait les photos avec envie. Il l'interrogeait sur le matériel et la manière de lire un topo.

Inépuisable sur le sujet, François l'avait initié aux nœuds d'encordement. Révélation ! Son esprit rebelle à tout enseignement avait enregistré chaque détail comme si sa vie en dépendait. Ravi de l'enthousiasme et de la curiosité de son jeune ami, François lui avait offert la corde et le livre, dans lequel il avait noté un prénom et un numéro de téléphone.

— Si tu vas un jour à Chamonix, appelle-le de ma

part. C'est un vieux copain. Il est guide et professeur à l'ENSA, l'école nationale d'alpinisme. Il pourra te donner des conseils. Et la prochaine fois, je t'apporterai mon piolet!

Mais la fois d'après, François n'était pas venu à leur rendez-vous habituel. Tom l'avait attendu en vain les jours suivants. Il n'était pas réapparu.

Tom était inquiet. Il réalisait qu'il ne connaissait même pas son nom de famille. C'était une des particularités de l'escalade à Fontainebleau. On sympathisait et on se retrouvait pour grimper. On parlait de méthodes pour franchir un passage, de prises, de réglettes, de trous, d'aplat, on parlait de ses rêves de rocher mais rarement du quotidien. Magie de ces amitiés un peu étranges, fondées sur la seule passion.

Alors il s'était renseigné auprès des grimpeurs de la génération de son ami. L'un d'eux avait hoché pensivement la tête.

— Ah... tu dois parler de François Delaunay. Pauvre vieux, il cachait bien son jeu... Qui l'aurait cru avec la forme qu'il avait... Ce satané cancer l'a emporté en moins d'un mois...

Tom s'était figé. Il avait retenu le sanglot qui lui montait à la gorge. Il venait de perdre l'être qui comptait le plus pour lui. Son premier compagnon de cordée... L'homme qui l'avait aidé à façonner ses rêves. Grâce à François, il était devenu un grimpeur. Un vrai...

Il était inconsolable mais sa peine fortifia sa volonté. Désormais, il savait à quoi vouer sa vie. Les chaussons offerts par son ami s'étant percés à la pointe, il avait continué à grimper pieds nus. C'était le meilleur moyen de faire corps avec le rocher.

À la manière de ses doigts, ses orteils pouvaient déployer une force incroyable. Avoir mal ne lui faisait pas peur. Il avait passé son enfance à souffrir sans savoir pourquoi, alors choisir sa douleur lui procurait une jouissance intense !

Tom avait découvert un vénérable noyer aux grosses branches accueillantes. Il avait fabriqué un hamac avec une vieille toile de tente, et à la belle saison, il y restait la nuit. Il lançait sa corde par-dessus la branche la plus large et se hissait à l'aide d'un anneau de fine cordelette roulée en Prussik.

Une fois installé, il mâchait son quignon de pain et cassait les noix glanées en apprenant par cœur les itinéraires des *Cent plus belles*, rêvant au Grand Capucin et à la face nord des Jorasses...

Assis en tailleur au creux de son arbre, avec pour seul voisinage une chouette qui nichait dans le tronc, il se sentait profondément apaisé. Il comparait les veines gonflées de ses bras musclés, à force d'escalade, aux solides racines qui affleuraient le sol. La robustesse de l'arbre semblait se déployer en lui.

Il s'était mis à grimper à la façon du lierre. Souple et fort comme une liane, il étreignait des étraves de rocher de ses pieds nus, enlaçant les angles de grès, les mains collées sur d'invisibles prises avec de plus en plus d'aisance et de facilité.

Grimper était une formidable façon de passer le temps et d'habiter le monde, songeait-il.

Emily adorait l'écouter. Elle s'était prise au jeu de l'escalade. Elle ressentait à son tour ces sensations exaltantes qu'il évoquait. Oser pousser sur des appuis de

pied infimes, avoir la foi, y croire en tentant des mouvements risqués, apprendre à échouer, ne pas se résigner, et recommencer. Inlassablement. Cette discipline lui offrait une vitalité et une confiance nouvelles. Elle sentait que ce qu'elle apprenait sur les pierres de Fontainebleau lui servirait toute sa vie. L'avenir s'éclairait!

Un samedi, après une belle journée passée sur les blocs, ils s'étaient assis côte à côte et Emily s'était rapprochée, prenant l'initiative de l'embrasser plus longuement que de coutume. Elle s'était allongée sur le sable et l'avait attiré.

Elle le sentit hésitant.

— Tu sais, lui dit-il, se dégageant soudain, ce n'est peut-être pas une bonne idée. Je vais partir. Je vais quitter la forêt pour descendre à Chamonix. Je veux gravir les sommets du massif du Mont-Blanc et devenir guide. Toi, t'es une élève douée, t'as un an d'avance et tu peux faire de bonnes études à Paris.

— Je te rejoindrai un jour dans tes montagnes, dit Emily en déposant un doux baiser sur ses lèvres qu'il ne retira pas.

Si Tom avait toujours su ce qu'il voulait, elle aussi désormais. Et ils s'aimèrent maladroitement avec des gloussements d'enfants.

En quelques semaines, l'hésitation des débuts avait laissé place à l'assurance des amants. Sous les mains et les lèvres de Tom, Emily avait découvert les contours de son corps. Un corps très différent de ce corps d'adolescente qui l'avait habillée, au sortir de l'enfance, d'un sentiment de disgrâce. Elle n'avait eu que peu d'amitié pour lui jusqu'alors. Ses cuisses n'étaient pas aussi fuselées qu'elle

l'aurait souhaité. Ses hanches et sa poitrine arrondies ne correspondaient pas à l'idéal qu'elle se faisait d'un corps de femme. Elle admirait les silhouettes androgynes. Lorsqu'elle lui avait avoué ses complexes enfantins, Tom avait ri de bon cœur.

Septembre s'achevait et la rentrée universitaire approchait. Quand ils s'allongèrent sur la mousse, à la nuit tombée, ils savaient que ce serait la dernière fois avant de longues semaines.

*

Tom lui avait écrit pour lui raconter son installation à Chamonix.

Lorsque le bus était arrivé à Sallanches, il avait collé son front à la vitre pour ne rien perdre du spectacle. Les montagnes dont il rêvait depuis des années se tenaient là, face à lui. Belles, majestueuses !

Tu imagines, le mont Blanc, c'est plus de 3 800 mètres de glace et de neige à grimper depuis la vallée... C'est impossible à expliquer, à décrire. C'est tout simplement incroyable ! Merveilleux... Le rêve !

Dès son arrivée, il avait téléphoné à Jean, le vieil ami de François, et avait eu la surprise d'entendre une voix douce résonner dans l'appareil.

— Ah, j'attendais ton appel ! J'ai quelque chose pour toi. Attends-moi à la gare, je viens te chercher.

Intimidé par le géant au crâne rasé qui avait ouvert la portière d'un vieux Toyota rouillé, il était monté à bord et avait serré sa main. Une grosse patte d'ours... La voix de Jean atténuait l'austérité de sa physionomie. Ils avaient roulé, échangeant quelques mots.



Stéphanie Bodet

« Un soir, alors qu'elle escaladait sans assurance une paroi des calanques plus raide et plus haute que les autres, elle avait soudain réalisé l'absurdité de la chose. Le rocher était friable. Elle se mettait bêtement en danger. Si une prise cassait, elle rebondirait le long de la paroi et disparaîtrait dans la mer. Elle réalisa que, depuis son départ, elle avait inconsciemment cherché à imiter Tom, à rejouer sa vie, en empruntant une voie qui n'était pas la sienne.

Cette prise de conscience l'amena à ralentir, à s'extraire d'un rythme devenu frénétique et aveugle, pour faire face au vide et à l'absence. »

À la mort de Tom, Emily repart en quête de l'essentiel pour ne pas perdre pied. Son enfant, sa famille, des amis qui l'aiment et la soutiennent lui permettent de retrouver goût à la vie et de développer une nouvelle manière d'appréhender le monde. Sa rencontre avec Mark, un célèbre architecte d'intérieur qui s'interroge sur le sens de son travail, et, comme elle, porte en lui une fêlure, fera ressortir le meilleur de chacun d'eux.

Née en 1976, Stéphanie Bodet partage son temps entre l'alpinisme et l'écriture. Elle a relaté son parcours dans À la verticale de soi, paru chez Paulsen en 2016. Habiter le monde est son premier roman.

HABITER LE MONDE



Habiter le monde
Stéphanie Bodet

Cette édition électronique du livre
Habiter le monde de Stéphanie Bodet
a été réalisée le 18 décembre 2018
par les Éditions Gallimard

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072821226 - Numéro d'édition : 341641)

Code Sodis : U21222 - ISBN : 9782072821240.

Numéro d'édition : 341643